

VIDÉO
Des extraits vidéo de films aimés par certains, détestés par d'autres sur cyberpresse.ca/gang

CRITIQUES
Commentez les critiques des nouveaux films à l'affiche sur cyberpresse.ca/cinema

BANDE-ANNONCE
Voyez la bande-annonce de Michael Jackson *This Is It* sur cyberpresse.ca/it



CINÉMA

Exceptionnel ★★★★★ / Excellent ★★★★ / Bon ★★★ / Passable ★★ / À éviter ☹

AMELIA
LE CIEL NE PEUT PAS ATTENDRE
PAGE 4

ISABELLE ADJANI
UNE ENTREVUE EXCLUSIVE DE MARC-ANDRÉ LUSSIER
PAGE 3



NOS CRITIQUES

<i>An Education</i>	★★★ ½	PAGE 5
<i>Les petits géants</i>	★★★	PAGE 9
<i>The September Issue</i>	★★★	PAGE 9
<i>Un ange à la mer</i>	★★★	PAGE 9
<i>Fausta - la teta asustada</i>	★★ ½	PAGE 5
<i>La journée de la jupe</i>	★★ ½	PAGE 5
<i>Astro</i>	★★ ½	PAGE 8
<i>Amelia</i>	★★ ½	PAGE 9
<i>Stepfather</i>	★ ½	PAGE 9

Seul(e)

dans ma gang

On s'est tous retrouvés, un jour, seul (ou presque) à défendre un film ou à le conspuer. Sonia Sarfati a discuté avec quelques-uns de ceux dont l'opinion peut avoir de l'influence sur ce que vous verrez au grand écran. Et à qui il arrive aussi, parfois, de se sentir bien seul(e)s dans leur gang. Lisez leurs propos en pages 6 et 7. Lisez aussi Marc Cassivi et Marc-André Lussier en page 8.



PHOTOMONTAGE LA PRESSE

Alliez-vous payer trop cher ?

DE **20%**
À **60%**
sur TOUT !

OUUPS!

Tout est réduit
tout le temps
chez

- VÊTEMENTS TECHNIQUES • VÊTEMENTS ISOLÉS
- RAQUETTES À NEIGE
- SACS À DOS ET DE COUCHAGE
- BOTTES ISOLÉES ET DE RANDONNÉE
- VÊTEMENTS SKI DE FOND / RAQUETTE / VÉLO
- ETC

Pleinair
ENTREPÔT

MONTRÉAL :
1451, av. MONT-ROYAL Est
514-525-5309
BROSSARD :
6678, boul. TASCHEREAU
450-672-3217

CINÉMA



PHOTO FOURNIE PAR LES FILMS SÉVILLE

Dans *Amreeka*, Nisreen Faour interprète une Palestinienne confrontée aux difficultés de son installation en Illinois.

AMREEKA

L'Amérique, par ses immigrés

ANABELLE NICOU

Petit succès de Sundance et de Cannes, où il a gagné le prix de la critique, *Amreeka* montre les déboires d'une Palestinienne fraîchement débarquée en Illinois. Avec ce film, la réalisatrice Cherien Dabis s'est inspirée de sa propre vie. «Je voulais raconter cette histoire depuis la perspective

intérieure d'une famille», dit la cinéaste.

En 1991, Cherien Dabis, fille d'un médecin installé dans une petite communauté de 10 000 âmes, voit les patients fuir le cabinet paternel et les autorités du lycée se convaincre que sa sœur complète pour assassiner le président.

Dans *Amreeka*, Muna (Nisreen Faour), Palestinienne un peu enveloppée, plaquée par son mari, part avec son fils Fadi pour l'Amérique (*Amreeka*, dans le titre). Personnage lumineux du film, elle traverse avec humour les drames qui ponctuent sa vie.

«Je me suis inspirée de ma tante, qui, quand elle est arrivée aux États-Unis, était pleine d'espoir et faisait vraiment confiance aux gens, explique Cherien Dabis. J'ai toujours voulu combiner l'humour et la sensibilité des personnages. Il y a un équilibre naturel.»

Le film se déroule en 2003 au moment de l'invasion de l'Irak par les États-Unis. Quand on demande à la réalisatrice l'importance de cette date dans son film, elle répond que «cela ne compte pas vraiment».

«Je me suis inspirée de ma tante, qui, quand elle est arrivée aux États-Unis, était pleine d'espoir et faisait vraiment confiance aux gens. J'ai toujours voulu combiner l'humour et la sensibilité des personnages. Il y a un équilibre naturel.»

«On se disait toujours, après 1991, que le racisme ne reviendrait pas. C'est revenu en 2003, et je ne crois pas que nous ayons encore suffisamment avancé», dit-elle.

Élevée en Ohio, Cherien Dabis s'est installée à New York pour ses études. «J'aime la diversité de cette ville», précise-t-elle. Si elle a scénarisé quelques épisodes de la célèbre série américaine *The L World*, Cherien Dabis a dû batailler durant cinq ans pour produire son premier long métrage.

«C'était vraiment, pour les producteurs, un grand défi», dit-elle. Voilà un premier film, avec des acteurs inconnus, arabo-américains, dont le personnage principal est une femme: «On ne voit jamais, dans le cinéma américain, la communauté arabo-américaine», constate-t-elle.

C'est finalement dans la communauté arabo-américaine et canadienne que Cherien Dabis a trouvé son financement. Le film a connu du succès aux États-Unis et dans les festivals.

«Je suis surprise et tout à fait bouleversée: c'est exactement ce dont je rêvais. Cela montre que l'on peut faire des films différents qui peuvent marcher», dit-elle.

Portée par le succès d'*Amreeka*, Cherien Dabis prépare actuellement son deuxième long métrage qui se déroulera en Jordanie. C'est la deuxième fois qu'elle tournera au Moyen-Orient puisque *Amreeka* a pu, en partie, être filmé en Palestine.

«Cela avait été tout un défi, dit-elle, mais on a finalement pu obtenir les autorisations nécessaires. Tout a été très calme. C'était très organique de filmer là-bas, au milieu des gens. J'ai vraiment pu filmer la vie.»

« DU PLAISIR POUR TOUTE LA FAMILLE ! »
- Ben Lyons, E!

« QUEL MÉLANGE D'ACTION ET D'AVENTURES FUTURISTES ! À NE PAS MANQUER ! »
- JEFFREY K. HOWARD, KCLV-TV

« GÉNIAL ! UN FILM EXPLOSIF ! » **« UN SUPER- HÉROS IRRÉSISTIBLE ! »**
- Shawn Edwards, FOX-TV - Sandie Newton, CBS-TV

PATRICE ROBITAILLE MIRIANNE BRULÉ ANTOINE L'ÉCUYER ANNE DORVAL PIERRE BRASSARD

ASTRO

VERSION FRANÇAISE DE ASTRO BOY

www.astro-lefilm.com

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	STARCITÉ MONTRÉAL	LASALLE (Place)	MÉGA-PLEX* GUZZO LACORDAIRE 16	MÉGA-PLEX* GUZZO MARCHÉ CENTRAL 18	MÉGA-PLEX* GUZZO TASCHEREAU 18	MÉGA-PLEX* GUZZO JACQUES CARTIER 14	MÉGA-PLEX* GUZZO DEUX-MONTAGNES 14	PONT-VIAU 16	ST-EUSTACHE
ST-BRUNO	BROSSARD	BELOEIL	MÉGA-PLEX* GUZZO TERREBONNE 14	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 8	CINÉPLEX DIVERTISSEMENT CARREFOUR DORION	CINÉPLEX DIVERTISSEMENT PLAZA DELSON	CINÉMA CARNAVAL CHATEAUGUAY	CINÉMA 9 GATINEAU	CINÉPLEX DIVERTISSEMENT SHERBROOKE
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CINÉ-ENTREPRISE ÉLYSÉE GRANBY	CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE	LES CINÉMAS RGM DRUMMONDVILLE	GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE	CAPITOL ST-JEAN	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME	CINÉPLEX DIVERTISSEMENT TROIS-RIVIÈRES	CINÉ-ENTREPRISE CINÉMA DU CAP	CINÉMA BIERMANS SHAWINIGAN
CINÉPLEX DIVERTISSEMENT VICTORIAVILLE	LE CARREFOUR 10 JOLIETTE	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD	CINÉMA ST-LAURENT SOREL-TRACY	CINÉMA ST-BASILE	CINÉMA TRIOMPHE LACHENAIE	CINÉMA PINE STE-ADELE	CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS		

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉMAS AMC LE FORUM 22	CINÉPLEX DIVERTISSEMENT COLISÉE KIRKLAND	CINÉPLEX DIVERTISSEMENT LASALLE (Place)	MÉGA-PLEX* GUZZO LACORDAIRE 16	MÉGA-PLEX* GUZZO MARCHÉ CENTRAL 18	MÉGA-PLEX* GUZZO SPHERETECH 14	LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10	MÉGA-PLEX* GUZZO TASCHEREAU 18	CINÉPLEX DIVERTISSEMENT COLOSSUS LAVAL
-------------------------	--	---	--------------------------------	------------------------------------	--------------------------------	----------------------------------	--------------------------------	--

★ ★ ★ ★ ★

« L'UN DES MEILLEURS FILMS FRANÇAIS DE L'ANNÉE ! »
NORMAND PROVENCHER, LE SOLEIL

« LA FORCE D'UNE HISTOIRE DÉCHIRANTE ET EXEMPLAIRE : LE MOUVEMENT DU DÉSIR TROUVE ICI UN ÉCHO BOULEVERSAANT : BIEN DES GENS S'Y RECONNAÎTRONT... IL SUFFIT D'AVOIR UN COEUR. »
MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

FABIO CONVERSI PRÉSENTE

DANIEL AUTEUIL MARIE-JOSÉE CROZE FLORENCE LOIRET CAILLE

JE L'AIMAIS

UN FILM DE ZABOU BREITMAN
D'APRÈS LE ROMAN D'ANNA GALALDA

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	STARCITÉ MONTRÉAL	CINÉMA Beauharnois 2306, Beauharnois E. 721-6060	MÉGA-PLEX* GUZZO PONT-VIAU 16	CINÉMA ST-EUSTACHE
BOUCHERVILLE	GATINEAU	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CINÉPLEX DIVERTISSEMENT TROIS-RIVIÈRES	VICTORIAVILLE
CINÉMA PINE MONT-TREMBLANT	CINÉMA PINE STE-ADELE	CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS		

« Amusant et enjoué...magnifiquement écrit et dirigé. »
Kenneth Turan, LOS ANGELES TIMES

AMERRIKA

AMREEKA

SELECTION OFFICIELLE SUNDANCE

GAGNANT CANNES

GAGNANT CANNES

SELECTION OFFICIELLE NEW DIRECTORS/ NEW FILMS

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 30 OCTOBRE!

★ ★ ★ ★ ★
Échos Vedettes

« Excellent ! »
Nathalie Petrowski, Radio-Canada

« Fascinant ! »
The Gazette

« Très émouvant ! »
Marc-André Lussier, La Presse

Les dames en bleu

Un film écrit, réalisé et produit par Claude Demers
Une présentation LES FILMS CHRISTAL
Une production Les Productions CDFILMS
www.lesdamesenbleu.com

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	CINÉMA Beauharnois 2306, Beauharnois E. 721-6060	MÉGA-PLEX* GUZZO PONT-VIAU 16	CINÉMA ST-EUSTACHE	CINÉPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CINÉMA GALERIES AYLMEYER	CINÉMA PINE STE-ADELE	CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS	

« SÉDUISANT, CHIC ET AMUSANT. »
- Owen Gleiberman, Entertainment Weekly

« RÉVÈLE LES SECRETS LES MIEUX GARDÉS D'ANNA WINTOUR. »
- Kim Masters, The Sundance Channel

« VOICI UN FILM DES PLUS CROUSTILLANTS... À VOIR ABSOLUMENT! »
- Betsy Sharkey, Los Angeles Times

« REND COMPLÈTEMENT ACCRO! »
- Andrew O'Heik, Salon.com

UN FILM DE R.J. CUTLER
LA MODE EST UNE RELIGION. VOICI LA BIBLE.

L'ÉDITION DE SEPTEMBRE

(THE SEPTEMBER ISSUE)

ANNA WINTOUR ET LA CRÉATION DU MAGAZINE VOGUE

www.theseptemberissue.com

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN	VERSION ORIGINALE ANGLAISE CINÉMAS AMC LE FORUM 22
--	--

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

VACANCES VOYAGE

EN VOYAGE AVEC VOUS

Tous les mercredis et samedis dans **LA PRESSE**

ENTREVUE ISABELLE ADJANI

LA JOURNÉE DE LA JUPE

L'IMPORTANCE DES CHOSES

Absente des écrans de cinéma depuis quelques années, Isabelle Adjani revient aujourd'hui dans *La journée de la jupe*, un film de Jean-Paul Lilienfeld dans lequel elle incarne une enseignante en crise. En exclusivité pour *La Presse*, l'actrice a accepté de répondre par courriel à nos questions.

EXCLUSIF

MARC-ANDRÉ LUSSIER

Q Vous n'avez pas été vue au cinéma depuis *Bon voyage* de Jean-Paul Rappeneau. Pourquoi une aussi longue absence?

R Le titre *Bon voyage* était peut-être prémonitoire: je voyage dans ma vie privée au risque peut-être de laisser l'absence s'installer. M'occuper des problèmes familiaux, tenter de réussir au quotidien ma vie sentimentale, rester connectée à la réalité des choses, des plus compliquées aux plus simples, c'est du plein temps. Et c'est important pour moi. Ce métier et ce milieu peuvent assez facilement vous mettre à distance des responsabilités humaines, familiales et civiques. Je ne suis pas faite pour vivre une vie imaginaire. J'ai besoin de rester dans la réalité, même quand elle est dure. Pour être plus près des miens, j'ai préféré la scène en interprétant *Marie Stuart* dans un théâtre parisien. Cela demande beaucoup d'énergie, croyez-moi! Rien ne remplace la rencontre physico-mystique avec le public quand le rendez-vous entre l'actrice, la pièce, et les gens est une réussite sincère!

Q Vous avez souvent pris position pour des causes humanitaires et sociales mais vous avez plus rarement prêté votre talent à des films abordant ces questions de plein front. Était-ce pour vous une motivation supplémentaire d'accepter la proposition de Jean-Paul Lilienfeld? Comme une occasion d'exprimer des choses sur des thèmes importants?

R Aujourd'hui, les artistes et aussi, malheureusement, ceux qu'on appelle les *people* sont sollicités à tort et à travers, et pour toutes causes confondues. Notre époque, très étrange, a perdu ses porteparole légitimes. Intellectuels, philosophes, où êtes-vous? Alors demeurent pour faire «bouger», «mouvoir», ceux qui peuvent «émouvoir». Acteurs, actrices, nous voilà devenus des *boosters* de visibilité, avec la notoriété nécessaire pour faire émerger des questions sociales, sanitaires ou juridiques. Avec *La journée de la jupe*, une occasion s'est enfin présentée de m'impliquer socialement et politiquement en «interprétant», en devenant la parole et la chair.

Q Comment Jean-Paul Lilienfeld vous a-t-il présenté ce projet? Que vous a-t-il dit pour vous convaincre?

R Il m'a présenté le film comme une urgence et une évidence: une urgence parce qu'il avait travaillé, depuis plusieurs années, à observer la détérioration des conditions de travail des élèves et des enseignants, principalement dans les quartiers difficiles en France. Il souhaitait, plus que tout, réaliser une fiction sans complaisance sociétale, non consensuelle, sur la situation scolaire actuelle. Le film est une espèce de bilan d'urgence, de coup de poing dans la gueule, ouvert au débat, et même à la controverse houleuse! Ce qui m'a convaincue, c'est le traitement scénaristique sans angélisme, la détermination ultra documentée de Jean-Paul Lilienfeld, l'appel irrésistible que j'ai ressenti,



PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, ARCHIVES LA PRESSE

Après six années d'absence au cinéma, Isabelle Adjani revient au grand écran avec *La journée de la jupe*, long métrage de Jean-Paul Lilienfeld.

vers un travail d'interprétation plus déstabilisant. J'y voyais un vrai défi. J'aime bien marcher sur mes propres plates-bandes et prendre des risques. C'est ça aussi être actrice!

Q La société actuelle vous inquiète-t-elle?

R Oui. Qui n'est pas inquiet de voir se défaire les grands idéaux de la République, et de les voir peu à peu recouverts par des voiles, des drogues et des coups de poing? Le viol de la démocratie préfigure le viol de l'intégrité des individus. En tout cas, je le crois. Le thème du sexisme existe dans cette *Journée de la jupe* où l'on voit les garçons se réfugier derrière de fausses croyances religieuses (une interprétation désastreuse de certains passages du Coran) pour jouer aux caïds et maltraiter les filles. Ces enfants, dont il est question dans l'histoire du film, sont les héritiers d'un passé refoulé, postcolonialiste. Cette fameuse fracture entre l'Algérie et la France occupe une place dans l'inconscient de cette classe. Ils apparaissent très isolés, peut-être même dans le cercle familial. Car c'est aussi à leurs aînés qu'ils s'opposent. Ils portent en eux, sans le savoir, la mémoire de leurs grands-parents sacrifiés et oubliés, et l'effacement de leurs parents au nom de l'intégration.»

Q Votre «retour» au cinéma n'a pas été publicisé du tout au moment du tournage du film. Pourquoi cette discrétion?

R Personne ne savait que je tournais, et c'était très bien! Travailler de cette façon, loin de toute pression, est un véritable soulagement. Il était important pour ce film, dont la vocation est d'apporter du «vrai», d'être seulement dans le travail, et pas dans la publicité de ce travail. C'était le passage obligé pour atteindre une vraie crédibilité, pour la justesse des situations. Mon ambition artistique, c'était qu'on m'oublie, moi, au pro-

«J'aime bien marcher sur mes propres plates-bandes, et prendre des risques. C'est ça aussi être actrice!»

fit de mon personnage. De toute façon, la discrétion est à mon sens un code moral qu'il faut défendre, surtout à l'ère de l'imposture *people*, de la vulgarité ambiante où il faut tout dire, tout montrer, tout avoir. À force de transparence, on ne voit plus rien du tout!

Q Dans *La journée de la jupe*, vous donnez principalement la réplique à de jeunes acteurs qui n'avaient jamais fait de cinéma auparavant. Comment avez-vous vécu cette expérience?

R Eux, ils avaient répété pendant deux mois et savaient leur texte au rasoir. Moi, je ne les ai rencontrés que le premier jour du tournage et... ils m'ont tout de suite appelée Madame! Nous avons gardé nos distances, c'était important pour le film. Je me suis plantée devant eux comme une prof de français, pas comme une actrice. Je pense que la plupart ne savaient pas qui j'étais. C'était bien comme ça. On n'était que dans le travail. Je n'ai jamais essayé de me rapprocher d'eux autrement qu'à travers notre travail mutuel. Je n'ai pas fait deux minutes de démagogie, pas même une! Pour moi, c'était essentiel. C'était la moind-

dre des choses à leur donner en retour, eux, dont l'implication était totale et pas si évidente. Vous imaginez la somme de sentiments, de sensations, de complexités, enfouie, refoulée, qui était en jeu pour ces garçons et ces filles. Ils sont à la fois tellement sur la défensive et tellement tendres. En même temps, ils vous regardent droit dans les yeux, ils savent de quoi on parle. Il faut, comme ils disent, que «ça parle réel». Il y a une scène où je leur dis: «Il n'y a que l'école qui puisse vous permettre de vous en

sortir», ils m'écoutaient, mais dans le genre: «Tu as intérêt à nous dire quelque chose qui sonne vrai! Tu as intérêt à ce que ce soit vrai parce que nous, on ne va pas faire semblant de t'écouter si tu ne nous intéresses pas!» C'était très clair. Ils sont vraiment vibrants d'authenticité et de vérité. Ils étaient tous courageux. J'ai beaucoup apprécié cette confrontation. Faite de respect, d'intimidation et de générosité.

Q Il fut récemment annoncé que vous avez accepté de jouer dans *VK*, un film réalisé par le Québécois Pierre Gill aux côtés d'Adrien Brody et de Rachelle Lefevre. Que pouvez-vous nous dire de ce projet dans lequel vous prêterez vos traits à la Grande Catherine II?

R Je ne peux pas en dire grand-chose. La production est entrée en contact avec moi. J'ai manifesté mon intérêt. Même si je n'ai encore rencontré personne, je peux dire que je serais très heureuse de travailler avec Pierre Gill et un partenaire talentueux comme Adrien Brody. Et aussi enchantée de jouer enfin une grande impératrice qui a régné brillamment sur le plus grand pays du monde. J'ai été reine mais répudiée (*La reine Margot*) ou décapitée (*Marie Stuart*), mais impératrice jamais... Quelle promotion! C'est classe!

La journée de la jupe est présentement à l'affiche.

CINÉMA

AMELIA

Le ciel ne peut pas attendre

Le destin d'Amelia Earhart, aviatrice aux multiples records disparue en mer à l'âge de 40 ans, est de ceux dont on fait les films. L'actrice Hilary Swank et la réalisatrice Mira Nair se sont attaquées à la légende, à l'icône et, surtout, à la femme. Elles en parlent.

SONIA SARFATI

FAIRFIELD, New Jersey — Amelia Earhart est devenue une légende de son vivant. Un statut qui s'est ancré encore plus profondément dans l'inconscient collectif quand elle a disparu au-dessus du Pacifique, le 2 juillet 1937, alors qu'elle tentait de faire le tour du monde avec son bimotoeur Lockheed Electra. Elle avait 40 ans.

Depuis, la première femme à avoir traversé seule l'Atlantique en avion fait figure d'icône – et pas seulement en Amérique du Nord. Transposer son histoire à l'écran et l'incarner relevait du grand défi. La réalisatrice Mira Nair (*Salaam Bombay!*, *Vanity Fair*) et l'actrice Hilary Swank (*Boys Don't Cry*, *Million Dollar Baby*) se sont portées volontaires.

Le résultat, écrit par Ron Bass (*Rain Man*) et Anna Hamilton Phelan (*Gorillas in the Mist*) à partir de deux biographies de l'aviatrice, s'intitule simplement *Amelia* et s'attarde sur les 10 dernières années de sa vie. Entre le moment où elle commence à établir des records et celui de sa disparition, en passant par son mariage avec l'éditeur George Putman (Richard Gere), sa relation extraconjugale avec le pilote Gene Vidal



L'actrice Hilary Swank et la réalisatrice Mira Nair, sur le plateau de tournage d'*Amelia*.

(Ewan McGregor) et les gestes qu'elle a faits pour faire avancer la cause des femmes.

« Comme tout le monde, j'ai appris des choses sur Amelia Earhart dans mes livres

tenue dans un petit aéroport du comté d'Essex, au New Jersey. Derrière l'actrice et la réalisatrice Mira Nair, un bimotoeur Lockheed Electra argenté. Semblable à celui d'Amelia

PHOTO FOURNIE PAR FOX SEARCHLIGHT

« Vous savez, c'est une immense responsabilité d'incarner une icône, quelqu'un dont tout le monde a des images en tête. Nous n'avions pas la liberté que la fiction permet. »

– Hilary Swank

d'école. Mais pour moi, l'important n'était pas les simples faits, il fallait que j'aie « sous sa peau », que je la comprenne de l'intérieur. Vous savez, c'est une immense responsabilité d'incarner une icône, quelqu'un dont tout le monde a des images en tête. Nous n'avions pas la liberté que la fiction permet », a indiqué Hilary Swank lors d'une conférence de presse

Earhart. Magnifique. Mais minuscule. Et d'apparence si fragile. Traverser des océans à bord de tel engin? Impensable. En tout cas, aujourd'hui. Pas du temps des pionniers de l'aviation.

« Voler est devenu quelque chose de tellement commun, aujourd'hui... et je pense qu'Amelia serait heureuse de voir cela. Mais à son époque,

voler était un sport dangereux. C'était risqué et rare. Et ce que vous voyez derrière moi comme une machine du passé était, pour elle, la fine pointe de la technologie », poursuit Hilary Swank, qui a pris des cours de pilotage avant de commencer le tournage: « Vous ne pouvez même pas une seconde penser à incarner Amelia Earhart sans savoir piloter. »

Pour se préparer, la comédienne a aussi lu des biographies, lu les livres écrits par l'aviatrice elle-même, étudié les archives visuelles dans lesquelles on la voit. « J'ai essayé de comprendre qui elle était vraiment, pas seulement le personnage public. Comprendre cette femme qui a vécu sa vie de la manière dont elle voulait la vivre, qui n'a pas baissé d'un cran ses ambitions, et qui ne s'en est jamais excusée. C'est une attitude

encore rare aujourd'hui, en particulier chez les femmes. »

C'est pour cela que, comme Mira Nair, elle trouve que les textes les plus révélateurs concernant Amelia Earhart sont ses propres écrits – *20 Hours and 40 Minutes* et *The Fun of It*, relatant respectivement ses deux traversées de l'Atlantique, la première comme passagère et la deuxième, en solo. Tous deux, publiés par George Putman, qu'elle a épousé en 1931.

« George est celui qui a rendu les rêves d'Amelia possibles, souligne Mira Nair. C'est lui qui a trouvé l'argent pour financer ses vols. » En devenant pour ainsi dire son agent, en lui trouvant des contrats de publicité, en la publiant, en l'aiguillant vers le domaine de la mode – puisqu'en 1934, l'aviatrice a lancé sa propre collection de vêtements.

Amelia, elle, a ainsi pu se concentrer sur sa passion et, grâce à ce qu'elle faisait et était, « à l'avancement de la cause des femmes – dans la société américaine en général et dans l'aviation en particulier », rappelle la réalisatrice qui a tenu à tourner en format anamorphique afin « que l'on voie, que l'on sente l'avion ». En vol, au sol. De l'extérieur comme de l'intérieur.

Cet intérieur, de la machine mais aussi, d'une certaine manière, de celle qui est à ses commandes, est l'essence de la dernière demi-heure du film. On y retrace les échanges avortés – à cause d'une accumulation de problèmes et d'erreurs techniques – entre Amelia Earhart et le navire *Itasca* qui attend près de la minuscule Howland Island où l'Electra doit se poser afin de refaire le plein et poursuivre son tour du monde.

« Nous avons utilisé la transcription de ces communications, raconte Mira Nair. Rien ne pouvait être plus dramatique ni déchirant. » En effet, dans tel cas, la vérité parle plus que la fiction – et cette scène en est la preuve.

Amelia a pris l'affiche hier, en anglais seulement. Les frais de voyage de ce reportage ont été payés par Fox Searchlight. on peut trouver une chronologie de la vie d'Amelia Earhart sur moncinema.ca



PHOTO FOURNIE PAR MONGREL MEDIA

Dans *An Education*, la cinéaste Lone Scherfig a fait preuve de délicatesse dans sa façon de présenter la relation entre un adulte et une adolescente.

LONE SCHERFIG / *An Education*

L'amour au temps de l'apprentissage

D'abord présenté au Festival de Sundance au début de l'année, *An Education* bénéficie aujourd'hui d'une réputation formidable chez nos voisins du Sud. On y traite pourtant d'une relation sentimentale entre un adulte et une adolescente, sujet hautement délicat.

MARC-ANDRÉ LUSSIER

Au moment où *La Presse* l'a jointe, la réalisatrice danoise Lone Scherfig était à Chicago afin d'assurer le « service après-vente » de *An Education*, un film produit et tourné en Angleterre.

« Je suis à la fois étonnée et honorée de toute l'attention qu'obtient ce film, lance la cinéaste au bout du fil. Je suis surtout heureuse pour Carey Mulligan, une actrice tout à fait remarquable, pour qui ce rôle marquera un tournant, je crois. »

La presse américaine fait en effet grand cas de la performance de l'actrice britannique dans le rôle de la jeune héroïne. Plusieurs observateurs lui prédisent même une nomination aux Oscars.

Écrit par Nick Hornby (*High Fidelity*, *About a Boy*) d'après un récit autobiographique de la journaliste Lynn Barber, le scénario de *An Education* décrit le parcours d'une adolescente douée pour les études, dont le trajet prendra toutefois une direction plus inattendue. En ce début des années 60, Jenny (Mulligan), une jeune fille de 16 ans, tombe en effet amoureuse de David (Peter Sarsgaard), un homme d'au moins deux fois son âge, auprès de qui elle découvre les mystères – et les joies – du monde adulte.

À une époque où la sexualité engendre parfois des débats passionnés dans la société américaine, il est tout à l'honneur de la réalisatrice d'avoir su faire preuve de délicatesse dans la peinture de cette relation entre un adulte et une adolescente.

« Depuis que je suis en tournée aux États-Unis, on ne me parle pratiquement que de cet aspect du récit, observe la cinéaste. Il y a vraiment une grande différence entre l'Europe et l'Amérique sur ce plan. Si cette liaison avait lieu aujourd'hui, David serait probablement traité en criminel. »

Sans condamner ni approuver le type de relation qu'entre-tiennent les deux protagonistes, Lone Scherfig a quand même tenu à montrer comment la jeune fille tirait elle-même les ficelles du jeu sentimental entre cet homme plus mûr et elle.

« En aucun cas, Jenny n'est une victime, explique la réalisatrice. Au contraire. Elle établit elle-même les règles de la relation et décide du moment où ils feront l'amour pour une première fois. Elle aura alors atteint l'âge de 17 ans. »

Révélee par *Italian for Beginners*, cinquième film du célèbre Dogme, Lone Scherfig fut aussi remarquée grâce à *Wilbur Wants to Kill Himself*, son premier film tourné en anglais. Partageant le même agent que l'un des producteurs impliqués dans ce projet d'adaptation cinématographique du récit de Lynn Barber, la réalisatrice a eu l'occasion de lire le scénario de Nick Hornby en amont, avant même qu'elle ne soit elle-même pressentie pour mener le projet à terme.

« Dès que j'ai lu, j'ai fait des démarches afin qu'on m'en confie la réalisation! dit-elle. Je trouvais le portrait de cette jeune femme très juste. Aussi, j'étais complètement fascinée par le personnage de David. Il est assez rare que les histoires initiatiques soient aussi

racontées de ce point de vue. »

Une reconstitution fidèle

Autre particularité, le récit est campé à Londres quelques années avant que la capitale britannique n'amorce ses années « swing ». Les Beatles n'existent pas encore à cette époque, mais l'on sent poindre néanmoins au loin les échos d'un bouleversement social.

« Étant danoise, j'ai évidemment dû beaucoup me fier à mes collaborateurs anglais pour reconstituer l'époque. D'autant plus que l'esprit qui régnait alors en Angleterre était très différent de celui de l'Amérique. Les États-Unis étaient en pleine expansion économique tandis que la Grande-Bretagne patageait encore dans la grisaille de l'après-guerre et dans un climat de grande austérité. Mon travail consiste alors à faire en sorte que toute l'équipe soit au service d'une même vision, du même film. Je dois avouer que j'ai été particulièrement choyée à cet égard. »

Le Danemark étant un petit pays, ses cinéastes doivent souvent s'expatrier pour trouver du travail. Lone Scherfig tient toutefois à demeurer chez elle, malgré les sirènes qui se font entendre ailleurs. Son bureau est d'ailleurs situé dans les quartiers de Zentropa, ce vaste domaine de production, fondé notamment par Lars Von Trier.

« Il est clair que le cinéma danois – et les cinéastes qui le font – ne pourrait rayonner autant sur la scène mondiale si Zentropa n'existait pas, fait remarquer la réalisatrice. Il s'agit d'un endroit unique où le sens de la communauté artistique est mis en valeur, et où les créateurs peuvent s'exprimer en toute liberté. Ce que Lars a accompli est extraordinaire. »

L'entretien tire à sa fin. Lone Scherfig éclate de rire.

« En vous parlant, je n'ai pu faire autrement que de griffonner une tour Eiffel sur mon papier! Je sais que vous êtes de Montréal, mais votre accent m'a néanmoins rappelé l'épisode français du film, l'amour de Jenny pour la culture française, son voyage à Paris avec David. Ce sont de beaux souvenirs! »

An Education prend l'affiche le 23 octobre en version originale anglaise seulement.

MASCARET FILMS présente

59^e Internationale Filmfestival Berlin Panorama

LA JOURNÉE DE LA JUPE

Un film de Jean-Paul LILJENFELD

« Le coup de boule d'Adjani. »
Le Nouvel Obs

« Choc, énergique, tendu de bout en bout, un très bon film. »
Le Monde ★★★

« Isabelle Adjani capture l'image comme personne. »
Libération

« Tout en tension et en finesse, un plaidoyer intelligent pour la tolérance. »
Le Parisien ★★★

« Un film choc et brillant, éblouissante Isabelle Adjani. »
JDD ★★★

« Un coup de poing en pleine face, tendu et nerveux, mené comme un thriller. »
Le choix de La Croix

13 ANS - CINEPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN - CINEPLEX DIVERTISSEMENT CINÉMA Beaubien 2306, Beaubien E. 721-6060 - CINEPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

Une histoire joliment racontée

AN EDUCATION

Comédie dramatique réalisée par Lone Sherfig. Avec Carey Mulligan, Peter Sarsgaard, Alfred Molina, Emma Thompson. 1h40.

Au tout début des années 60, une adolescente londonienne fait face à des choix : poursuivre ses études à Oxford ou découvrir le monde en compagnie d'un homme plus âgé...

Un portrait très fin, duquel émane une authenticité tangible.

★★★ ½

MARC-ANDRÉ LUSSIER

La réussite de *An Education* est principalement due à la délicatesse qu'affiche Lone Sherfig pour décrire le parcours sentimental d'une adolescente. La réalisatrice danoise, révélée grâce à *Italian for Beginners*, dresse ici un portrait très fin, duquel émane une authenticité tangible.

Pourtant à l'écran un scénario de Nick Hornby (*High Fidelity*, *About A Boy*), lui-même inspiré d'un récit autobiographique de la journaliste Lynn Barber, Lone Sherfig peut aussi compter sur une distribution exceptionnelle, dominée notamment par Carey Mulligan, une révélation, et Peter Sarsgaard.



PHOTO FOURNIE PAR LA PRODUCTION

An Education est le portrait d'une jeune femme un peu en avance sur son temps, avide de culture, qui veut goûter au plus vite à tous les plaisirs qu'offre la vie. L'actrice Carey Mulligan, dans ce premier rôle, domine la distribution.

Campé à Londres au tout début des années 60, soit avant que la capitale britannique n'entame ses années « swing », le récit s'attarde à décrire le parcours d'une adolescente de 16 ans, promise à de brillantes études. Préparant l'examen d'entrée pour Oxford, qu'elle devrait réussir en principe haut la main, Jenny (Mulligan) préfère plutôt emprunter des chemins de traverse le jour où elle rencontre David (Sarsgaard).

Bien que deux fois plus âgé qu'elle, David s'intéresse à

cette jeune fille allumée, qu'il pourra initier peu à peu au monde adulte, notamment en la présentant à un couple d'amis très en vue (Rosamund Pike, Dominic Cooper). L'homme possède du charme au point où il parvient même à séduire les parents de Jenny (Cara Seymour, Alfred Molina) pour s'en faire des alliés.

L'histoire d'un homme plus mûr profitant de la naïveté d'une femme beaucoup plus jeune? Pas du tout. Même si elle n'a que 16 ans, Jenny décide de la destinée de cette

liaison et du moment où elle se « consommera ». À cet égard, Sherfig trace ici le portrait d'une jeune femme parfaitement consciente de ses actes et de ses envies. À cela s'ajoute la pression de vivre dans une société encore sclérosée par

l'austérité de l'après-guerre et des principes qui en découlent. Jenny veut voir le monde et les autres. Elle est fascinée par la France, par les existentialistes. Elle écoute les chansons de leur muse, Juliette Gréco.

An Education est le portrait d'une jeune femme un peu en avance sur son temps, avide de culture, qui veut goûter au plus vite à tous les plaisirs qu'offre la vie. Une conversation avec une institutrice (Olivia Williams), dont on devine qu'elle fut animée du même feu à une certaine époque, se révèle assez éloquent.

On notera aussi le grand soin qu'apporte la réalisatrice à sa reconstitution d'époque. L'histoire ne dit pas si Jenny a un jour dû rentrer dans le rang, mais l'épisode auquel s'attarde ce film nous laisse croire que le monde fut déjà à sa portée. Et Sherfig le raconte très joliment.

An Education prend l'affiche en version originale anglaise seulement.

Dans les patates

FAUSTA, LA TETA (...)

Drame de Claudia Llosa. Avec Magaly Solier, Susi Sanchez, Efraim Solis, Marin Ballon. Durée 1h33

Fausta est une jeune fille à qui sa mère a transmis sa peur du viol. Mutique, elle doit trouver un emploi au décès de sa mère, pour l'enterrer dignement.

Attention, ennui...

★★

ANABELLE NICOU

Les déboires de Fausta, héroïne du film, ont permis à la réalisatrice péruvienne Claudia Llosa de remporter l'Ours d'or et le prix de la critique à Berlin et de

se distinguer aussi lors du dernier FNC. Ce qui honnêtement ne manque pas de nous étonner, tant le film de Claudia Llosa pêche par excès de symbolisme.

Fausta (Magali Solier, récompensée au festival de Guadalajara) est une jolie jeune fille élevée par une mère terrorisée par les viols et les assassinats qui ont marqué le Pérou. Fausta est victime de la « teta asustada », une maladie qui se transmet par le sang maternel et qui prive les enfants de leur âme, restée sous terre pour ne pas voir l'horreur.

Au décès de sa mère, Fausta est contrainte par sa famille de prendre en charge son enterrement. La jeune fille, totalement sauvage et asociale, se trouve un emploi de bonne chez un célèbre concertiste en mal d'inspiration. Mutique, Fausta exprime

sa nostalgie et sa crainte de vivre par des poèmes en quechua.

Concrètement, *La teta asustada* repose sur une idée très poétique – le mal de vivre transmis avec la vie elle-même. Une idée plutôt décevante par l'absence de vie qui émane du film. Centré sur la silencieuse Fausta, qui, pour se protéger des viols, s'est introduit une pomme de terre dans le vagin, *La teta asustada* distille un certain ennui.

Claudia Llosa peine à montrer ce qu'elle veut nous dire: sa Fausta est certes agréable à regarder, mais manque de profondeur. Tout aussi artificielle, la schématique opposition entre les classes sociales. Caricature, enfin, la résolution du « problème » de Fausta par un homme, jardinier de surcroît (merci pour l'image). L'ensemble n'est pas sauvé par les scènes de mariage (tournées avec des acteurs non professionnels) qui ponctuent le film maladroitement. Une irritante déception.

La prof qui craque

LA JOURNÉE DE LA JUPE

Drame réalisé par Jean-Paul Lilienfeld. Avec Isabelle Adjani, Denis Podalydès, Yann Collette. 1h28.

Excédée, une enseignante dans un lycée de banlieue prend ses élèves en otage.

La démonstration, trop lourde, dessert le propos du film.

★★ ½

MARC-ANDRÉ LUSSIER

La journée de la jupe marque le retour d'Isabelle Adjani au cinéma. Elle reprend du service dans un film de facture modeste, où elle campe un personnage comme elle les aime: intense, dramatique, un peu fêlé. Si l'interprète de Camille Claudel trouve ici un rôle à (dé) mesure, force est toutefois de constater que le film de Jean-Paul Lilienfeld se révèle un peu lourd dans sa démonstration.

Belle idée de départ pourtant. Enseignante dans une école fréquentée par des jeunes issus de milieux plus « difficiles », Mlle

Bergerac, un jour, pète les plombs. Ne reconnaissant pas dans ses élèves la France qu'elle a connue jadis, l'institutrice fait face à une meute de jeunes aux prises avec des problèmes aigus.

Violences en tous genres, rapports distordus entre hommes et femmes, clash des confessions religieuses, la classe devient ainsi un microcosme dans lequel les différents enjeux de la société actuelle sont mis en exergue.

Au gré d'un épisode violent, Mlle Bergerac met un matin la main sur l'arme d'un élève et prend sa classe en otage. Du coup, le récit se transforme en huis clos et revêt un caractère théâtral. Ainsi, le récit joue sur deux tableaux. Il y a d'abord l'institutrice qui, avec ce coup de force, découvre une réalité à laquelle elle ne s'était jamais vraiment intéressée jusque-là. À l'extérieur, avec les forces de l'ordre qui s'en mêlent, le débat prend forme. On revendique de meilleures ressources pour un système d'éducation qui, dans l'état actuel des choses, ne peut guérir tous les maux.

L'intention est louable, bien sûr. Mais la manière manque cruellement de subtilité. Évidemment, les admirateurs d'Isabelle Adjani apprécieront voir l'actrice dans une vibrante performance, pratiquement seule face à une bande de jeunes acteurs non professionnels. Fidèle à sa légende, elle se lance ici à corps perdu, prêtant toute sa force dramatique au personnage.

L'ensemble revêt toutefois un caractère artificiel qui dessert le propos du film. Dommage.

K-FILMS AMÉRIQUE présente

la teta asustada

Fausta

59^e Compétition Ours d'Or

SÉLECTION OFFICIELLE DU PÉROU POUR L'OSCAR® DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER

LOUVE D'ARGENT MEILLEUR FILM MEILLEURE INTERPRÉTATION FÉMININE

FESTIVAL DE L'ASSOCIATION D'ÉCRIVAINS DES CRITIQUES DE CINÉMA MEILLEUR FILM DE LA SÉLECTION INTERNATIONALE

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!

EX-CENTRIS

CINÉMA PARALLÈLE

CINÉMA Beauharnois

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

À LA DEMANDE GÉNÉRALE

CHOIX DU CANADA POUR L'OSCAR® DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER

GAGNANT DE 3 BAYARD D'OR

GRAND PRIX

Lauréat 2009 Art Cinema Award (CICAE)

Lauréat 2009 Prix Regards Jeunes

Lauréat 2009 Prix SACD

★★★★★: « An astonishingly mature work (...) introduce us to a new and authentic auteur. »

Brendan Kelly, THE GAZETTE

★★★★★: « Le film se révèle à la hauteur des prix qu'il a remportés à Cannes. »

Cédric Bélangier, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

★★★★★: « Un grand cri d'amour (...) Un film à la fois drôle et profond. D'une fraîcheur enthousiasmante. »

Marc-André Lussier, LA PRESSE

Les fils ne savent pas que leurs mères sont mortes.

K-FILMS AMÉRIQUE présente

J'AI TUÉ MA MÈRE

ANNE DORVAL, XAVIER DOLAN, FRANÇOIS ARNAUD, SUZANNE CLÉMENT, PATRICIA TULASNE, NIELS SCHNEIDER et MONIQUE SPIAZIANI

de XAVIER DOLAN

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ!

CINEPLEX DIVERTISSEMENT - QUARTIER LATIN

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

UN ANGE À LA MER

IMAGINE - ALLIANCE VIVAFILM - FÉDÉLITÉ - BE-BE-DIV - DRAGON FILMS - PALCOMAR

UN FILM DE FREDERIC DUMONT

UNE PRODUCTION DE LÉO STEPHANE LIEST - BARBARA SURIER

SELECTION OFFICIELLE

Filmfest Hamburg FIFF (Namur, Belgique)

Quinzaine du cinéma francophone Festival du nouveau cinéma (Montréal)

Festival International du Film de Pusan

Festival International du Film de Taipei

Festival International du Film de Kiev

Festival International du Film de Bergen

GAGNANT MEILLEUR ACTEUR PRIX DON QUIXOTE

ANNE CONSIGNY OLIVIER GOURMET MARTIN NISSEN

13 PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!

5150, RUE DES ORMES

MARC-ANDRÉ GRONDIN

ÉRIC TESSIER

NORMAND D'AMOUR

SONIA YACHON

MYLÈNE ST-SAUVEUR

« ŒUVRE IMPRESSIONNANTE. DISTRIBUTION PARFAITE. PRESTATIONS INOUBLIABLES. »

ISABELLE HONTEBEYRIE, 7 JOURS

À L'AFFICHE!

WWW.5150RUEDESORMES.COM

★★★★★

TELE 7 JOURS

« J'AI ADORÉ! EXCELLENT DU DÉBUT À LA FIN. ABSOLUMENT SUPERBE. »

GEORGES NICHOLSON, JE L'AI VU À LA RADIO

AUDREY TAUTOU

COCO AVANT CHANEL

UN FILM DE ANNE FONTAINE

À L'AFFICHE!

★★★★★

« SURPRENANT ET TOUCHANT. »

LE JOURNAL DE QUÉBEC

SEXE, POPSICLES ET ROCK N'ROLL

DECOUVREZ LE REALISATEUR ET LES ACTEURS MONTRÉALIS ET QUÉBÉCOIS QUI ONT RÉVÉLÉ LE FILM

1981

UN FILM DE RICARDO TRUCCI

À L'AFFICHE!

★★★★★

« UNE AMPEUR ET UNE SINCÉRITÉ DONT LE SOUFFLE NE PEUT QU'ENTHOUSIASMER. »

HELEN FARADY, L'ÉCARTÉLÉ

« DU MICHAEL MOORE À SON MEILLEUR. »

LE JOURNAL DE MONTRÉAL

« INCONTOURNABLE. QUI MÉRITE RÉFLEXION. »

MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

« PASSIONNÉ, INSTRUCTIF ET DIVERTISSANT. »

USA TODAY

LE CAPITALISME: UNE HISTOIRE D'AMOUR

UN FILM DE MICHAEL MOORE

À L'AFFICHE!

LE FILM #1 AU CANADA!

« UN THRILLER EXPLOSIF ET INTENSE! JAMIE FOXX ET GERARD BUTLER SONT FANTASTIQUES. »

FOX-TV

« EXCITANT ET DIVERTISSANT. »

ET

« VOUS ALLEZ ADORER GERARD BUTLER. »

MADE IN HOLLYWOOD

« UN THRILLER BIEN FICELÉ. »

CHICAGO SUN-TIMES

JAMIE FOXX GERARD BUTLER

UN HONNÊTE CITOYEN

Version française québécoise de Law Abiding Citizen

LA VENGEANCE D'UN HOMME PEU IMPORTE LES CONSÉQUENCES

À L'AFFICHE!

Seul(e)

dans ma gang

Critiques de cinéma, distributeurs de films, propriétaires de salles : comme tout le monde, ils se sont, au moins une fois, retrouvés « seuls dans leur gang » face à une œuvre cinématographique. Seuls à avoir aimé, seuls à ne pas avoir aimé. Du moins, est-ce l'impression qu'ils ont eue. Six d'entre eux évoquent « la fois où... »



SONIA SARFATI

René Homier-Roy trouve qu'*Elephant* de Gus Van Sant est un film « d'un ennui absolument irrécupérable ». Et il pense que, dans le genre populaire, *De père en flic* d'Émile Gaudreault est un film « éminemment bien fait et intelligent ». Résultat : dans les deux cas, « je me suis fait conspuer par mon entourage ». Et, oui, il s'est posé des questions. « Mais ça ne m'empêche pas d'éprouver ce que j'éprouve, et de le dire », fait l'animateur de *C'est bien meilleur le matin*. Qui avoue en riant avoir « bien du fun » à défendre *De père en flic* (bien reçu par la critique mais pas par ses proches), mais se demander s'il n'a pas tort ou ne devrait pas se « faire opérer » pour trouver les clés d'*Elephant*.

Catherine Perrin, elle, s'est livrée à une réflexion sur le métier de critique en analysant sa réaction face à

The International de Tom Tykwer, un thriller qu'elle a aimé alors qu'elle n'est pas amateur de ce genre... tandis que le public visé a, lui, boudé le film : « Comme nous voyons beaucoup de films, il se peut que nous ayons envie d'une forme de renouvellement qui n'est peut-être pas nécessaire aux gens qui ne voient pas trois, quatre ou cinq films par semaine. Alors, ce qui est un atout pour le critique en est-il toujours un pour le public aussi ? » s'est demandé l'animatrice de *Six dans la cité* qui croit que la réponse devrait être oui, mais qui doute que ce soit vraiment le cas : « Finalement, le fait de me retrouver "seule dans ma gang" me pousse à me poser des questions sur mon état de réception et à entrevoir ce métier avec plus d'humilité. »

En tant que président d'Alliance Vivafilm, Patrick Roy est entre autres appelé à courir les festivals pour acheter des films qu'il distribuera au Québec et au Canada. Il était à Cannes l'année où *Rosetta* des frères Dardenne a remporté la Palme d'or. À son retour à Montréal, un journaliste prend contact avec lui. C'est une

honte, aucun distributeur québécois n'a acheté le long métrage. Or il se trouve que Patrick Roy a un problème, sérieux, avec l'œuvre entière des frères Dardenne. « Mais ce n'est pas pour ça que je ne l'ai pas acheté, assure-t-il. Bien sûr, j'achète certains des films que j'aime, parce que si on aime quelque chose, on peut penser que d'autres l'aimeront aussi ; mais j'achète aussi des films par rapport auxquels, sur le plan personnel, j'ai des réserves, mais auxquels je crois. » Aimer et croire n'étant pas synonymes.

Vincent Guzzo, vice-président des cinémas Guzzo, connaît lui aussi la nuance. Et sait qu'il est possible de se tromper — lui qui a tellement aimé *P.S. I Love You* de Richard LaGravenese. « J'ai adoré ce film et j'étais tellement sûr que les gens l'aimeraient aussi que je l'ai sorti en trop de copies. C'est ce qui peut se passer, quand j'ai une affinité avec une histoire, elle peut se retrouver dans plus de salles qu'elle ne le devrait. Bref, on n'a pas fait d'argent avec ce film-là. » La chaîne en a par contre gagné avec *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* de Jean-Pierre Jeunet... que Vincent Guzzo a détesté. « *Amélie Poulain*, pas capable ! Mais j'ai bien vu la réaction positive aux avant-premières et dans les critiques. Je lui ai réservé une sortie presque aussi importante que celle des *Boys*, raconte-t-il. Je ne fais pas passer mon ego devant l'intelligence en affaires. Je présente ce que le client veut voir. » Parfois, ça veut dire *Amélie Poulain*. Parfois, *Transformers*. Il l'assume.

► Voyez les bandes-annonces des films cités dans ce dossier sur cyberpresse.ca/gang



MAXIME DEMIERS, chroniqueur cinéma, ruefrontenac.com

SEUL À N'AVOIR PAS AIMÉ *ADORATION* D'ATOM EGOYAN

J'aime en général le cinéma d'Atom Egoyan mais j'ai profondément détesté *Adoration*, son avant-dernier film. Je l'ai vu il y a un an et demi à Cannes et j'ai eu l'impression, après avoir entendu quelques sifflets pendant le générique de la fin, que la salle partageait mon opinion. Puis je me suis senti un peu rabat-joie en constatant le lendemain que j'étais le seul journaliste canadien à descendre ce seul film canadien en lice pour la Palme d'or. J'ai revu récemment *Adoration* et je persiste et signe : c'est un film prétentieux, trop froid et cérébral, qui multiplie inutilement les symboles et qui tente de dire trop de choses à la fois.

SEUL À AVOIR AIMÉ *LE GRAND DÉPART*, DE CLAUDE MEUNIER

Eh oui ! j'ai adoré *Le grand départ*. Cela va faire bientôt un an que j'ai écrit une critique dithyrambique du premier film de Claude Meunier à titre de réalisateur et on me taquine encore à ce sujet. L'extrait de ma critique qui apparaît en gros sur le boîtier du DVD n'aide pas ma cause non plus. J'avais accordé au film une note de 3,5/5 et le pire, c'est que j'avais hésité entre 3,5 et 4 ! Je me souviens aussi m'être senti vraiment mal quand, au printemps dernier, mes confrères membres du jury des prix Aurore d'*Infoman* (jury dont je faisais également partie) ont choisi *Le grand départ* comme finaliste pour le prix Aurore du meilleur pire film de l'année. Heureusement, *Cruising Bar 2* l'a emporté haut la main et mon honneur a été (un peu) sauvé. Fiou...

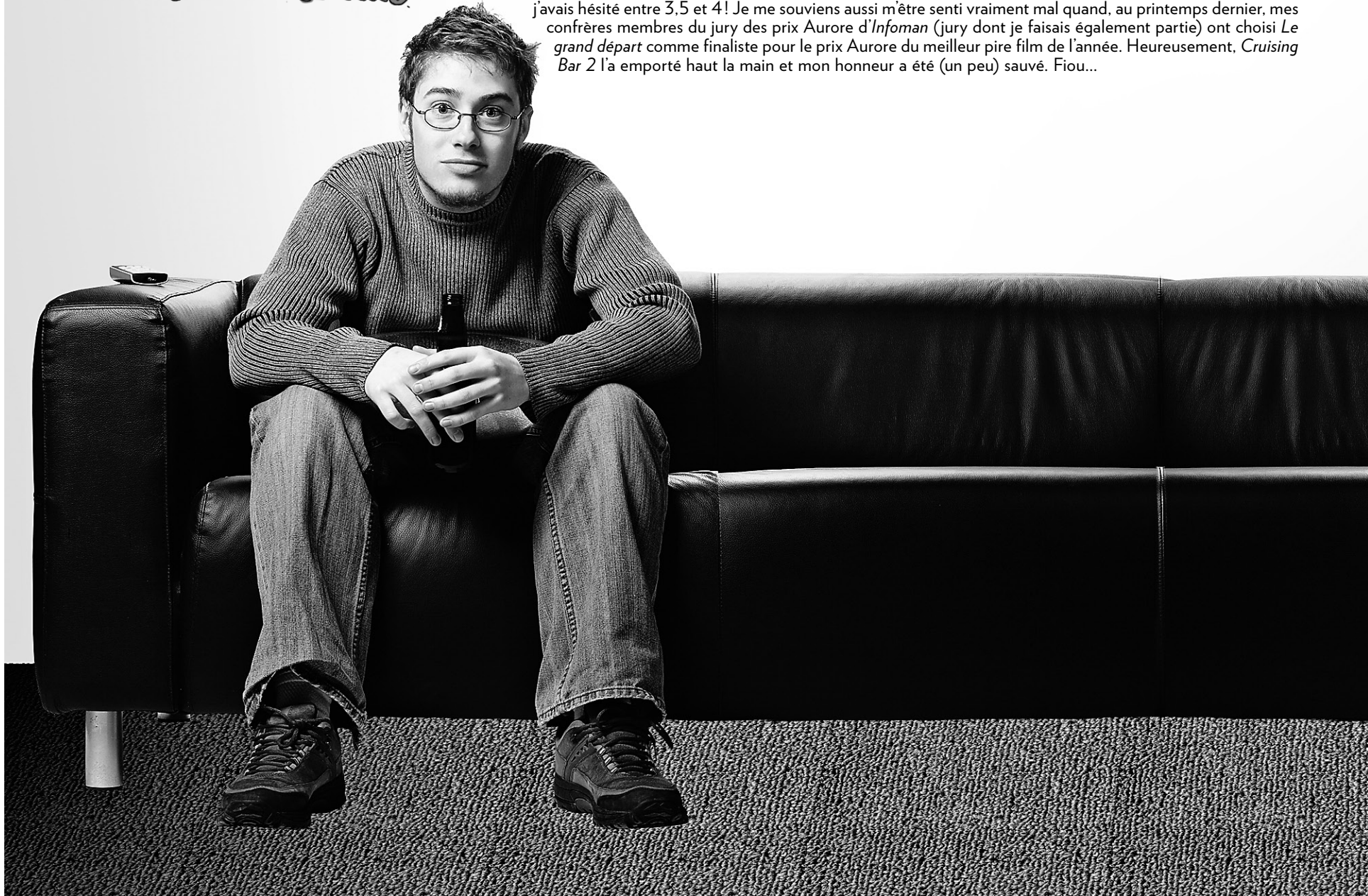


PHOTO FOURNIE
PAR ALLIANCE VIVAFILM

PATRICK ROY, président d'Alliance Vivafilm

SEUL À N'AVOIR PAS AIMÉ TOUTE L'ŒUVRE DES FRÈRES DARDENNE

J'ai vu à peu près tous les films des frères Dardenne car je persiste à me dire qu'il est intéressant de voir du cinéma apprécié par la majorité des critiques. J'ai essayé et réessayé et... non: je suis allergique. Je pense qu'il y a possibilité de s'attaquer, au cinéma, à des thématiques qui sont dures, et c'est ce qu'ils font: leur cinéma est glauque et très aride. — et je suis capable d'apprécier des œuvres austères. Sauf que la leur ne me rejoint pas du tout.

SEUL À AVOIR AIMÉ *IRRÉVERSIBLE*, DE GASPAR NOÉ

J'ai acheté *Irréversible* pour le distribuer au Québec et au Canada avant de l'avoir vu — oui, ces choses arrivent — et quand j'ai assisté à un visionnement, à Cannes, j'ai eu très très peur de me retrouver « seul dans ma gang ». Cette projection a été une expérience traumatisante, je l'ai passée à me demander si je pouvais assumer cet achat-là, s'il y aurait des gens, à mon retour à Montréal, qui allaient apprécier ce film. Mais, et pour moi ça a été clair à la fin de la projection, c'est un film réussi. Un film que j'étais capable de défendre. Et en fin de compte, je n'ai pas été complètement seul dans ma gang: du côté des critiques, nous avons eu les deux extrêmes et nous avons fait un box-office décent.



CATHERINE PERRIN, animatrice de *Six dans la cité*

SEULE À N'AVOIR PAS AIMÉ *LA GRAINE ET LE MULET* D'ABDELLATIF KECHICHE

La graine et le mulet est l'un des rares cas où le jeu des attentes a joué pour moi car je l'ai d'abord découvert dans le regard — très positif — des autres critiques. Dès le départ, j'ai plongé. Criant de vérité et de sincérité, exactement comme ce que j'avais lu. J'ai décroché quand j'ai senti le « temps réel » devant le « cinéma ». Je me suis mise à voir le réalisateur se frotter le nombril en se disant « Mes acteurs sont géniaux, ça fait huit minutes que ma caméra tourne et pas un temps mort. Tiens, neuf minutes et c'est toujours formidable. » À partir de là, j'ai eu l'impression d'assister à un jeu complaisant entre un réalisateur et ceux qu'il filme. Je crois que Kechiche a abusé de son talent et de celui de ses acteurs. Qu'ensemble, ils ont créé ce jeu assez malsain de « Qui va craquer en premier? ». Ça m'a rendue furieuse.

SEULE À AVOIR AIMÉ: *THE INTERNATIONAL*, DE TOM TYKWER

J'aime le travail de Tom Tykwer et j'étais curieuse de voir un thriller portant sa signature, même si je ne suis pas une consommatrice de ce genre de films. Et je me suis finalement retrouvée devant un thriller avec... une valeur ajoutée pour « intellos tordus », un thriller où la cohérence visuelle et sonore est totale, un thriller qui présente une parfaite adéquation de la forme et du fond. La prémisse est gonflée, énorme... et ça lui a été reproché; mais pour moi, la forme est à la hauteur de cette prémisse et j'ai adhéré à la proposition. Sauf que le public, celui qui habituellement aime les thrillers, n'a pas suivi. Je me suis alors retrouvée « seule dans ma gang ».



PHOTO ROBERT MAILLOUX, LA PRESSE

VINCENT GUZZO, vice-président des cinémas Guzzo

SEUL À N'AVOIR PAS AIMÉ *LE FABULEUX DESTIN D'AMÉLIE POULAIN*, DE JEAN-PIERRE JEUNET

Je sais que tout le monde a aimé ça mais moi, vraiment, j'ai détesté *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain*. C'est la pire chose que j'ai jamais vue sur un écran. En fait, j'ai été incapable de me rendre jusqu'à la fin tellement je trouvais ça pénible. Je n'aime pas ces films un peu bizarres, où tout est tellement exagéré. Je comparerais ça à un adulte qui parle à un enfant de manière bêtifiante: c'est une insulte à l'intelligence.

SEUL À AVOIR AIMÉ *P.S. I LOVE YOU*, DE RICHARD LAGRAVENESE

Je sais aussi — parce que ça n'a pas connu un succès au box-office — que très peu de monde a aimé *P.S. I Love You* mais moi, j'ai été touché par cette histoire d'amour qui me semble originale. Un homme qui sait qu'il va mourir du cancer et qui, au lieu de penser à lui, écrit à sa femme des lettres qu'elle va recevoir, chaque mois pendant un an, pour qu'elle se remette de sa mort... pour moi, c'était touchant et très romantique. Et le romantisme... que voulez-vous, je suis italien, ça me parle!

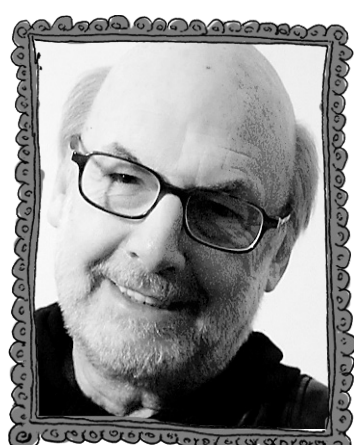


PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

(propos recueillis par Sonia Sarfati)

RENÉ HOMIER-ROY, animateur de *C'est bien meilleur le matin*

SEUL À N'AVOIR PAS AIMÉ *ELEPHANT*, DE GUS VAN SANT

J'ai été exaspéré par *Elephant*, de Gus Van Sant. Pour moi, Pour moi, ça aurait dû être affaire de sentiments et de profondeur puisqu'il y est question d'un drame atroce — mais je n'y ai vu qu'un immense calcul, un concept qui se mord la queue. Je l'ai même loué en DVD, pour essayer de comprendre ce qui m'avait échappé... puisque tant de gens intelligents ont aimé. Je n'ai même pas été capable de me rendre jusqu'à la fin. Et depuis, chaque fois que je mentionne ça, je me reçois presque des roches sur la tête!

SEUL À AVOIR AIMÉ *DE PÈRE EN FLIC*, D'ÉMILE GAUDREULT

Je suis pour le cinéma populaire et dans ce créneau-là, *De père en flic*, d'Émile Gaudreault est éminemment bien fait et intelligent. Cela dit, je me bats depuis cet été avec mes proches à cause de lui, je me suis fait conspuer par mon entourage mais selon moi, c'est un film qui répond à la commande, qui fonctionne bien. On a reproché à Louis-José Houde de faire du Louis-José Houde. D'accord, mais il le faisait bien. Et qu'est-ce qu'on aurait voulu qu'il fasse? Du Gérard Depardieu?! Un acteur est un acteur et on retrouve de lui, de l'humain, dans chacun de ses personnages.

CINÉMA

Seul



MARC
CASSIVI
CHRONIQUE

Pour un critique de cinéma, il y a plusieurs façons d'être «seul de sa gang», au sens où l'entend le dossier de ma collègue Sonia Sarfati (lire pages 6 et 7). Face au public, le critique est souvent seul. Les résultats du box-office en témoignent hebdomadairement. Face à ses confrères – sa gang, ni plus ni moins –, c'est un peu plus rare.

Je ne compte plus le nombre de fois où l'on m'a reproché d'avoir aimé tel ou tel film d'auteur, prétentieux, ennuyeux et interminable. Le week-end dernier encore, on m'a parlé de *La graine et le mulet* d'Abdellatif Kechiche. Jamais je n'ai plus clairement constaté le schisme entre critique et grand public que dans la foulée d'une chronique sur ce film – un chef-d'œuvre de subtilité et de langueur à mon sens – que j'avais intitulée *Allez voir ce film (c'est un ordre)*.

Réaction outrée de dizaines de lecteurs qui se sont ennuyés ferme, en maudissant mon



Daniel Auteuil et Juliette Binoche, interprètes principaux du film *Caché* de Michael Haneke.

ne m'a toujours pas pardonné ces «deux heures de vie gaspillées». Mon jugement critique n'a plus aucune valeur à ses yeux (il n'est pas le seul, je sais). Je me suis retenu de lui recommander *Gabrielle* de Patrice Chéreau.

Pourtant, comme critique de cinéma, je ne suis pas particulièrement original. J'apprécie souvent les mêmes films que la majorité de mes confrères.

cinéphiles. Ainsi, malgré les louanges des confrères et un accueil public sans précédent, j'ai été profondément irrité par *Titanic* de James Cameron. Où d'autres ont vu un tour de force d'effets visuels, j'ai vu une baudruche boursouflée, un mélo mielleux sans queue ni tête, invraisemblable et ridicule.

L'ami Lussier, dont je respecte l'opinion éclairée, a accordé un rare «4 étoiles», il y a quelques années, au drame *House of Sand and Fog*, de Vadim Perelman. La majorité des critiques ont été, comme lui, séduits par le jeu de Ben Kingsley dans le rôle d'un ex-général iranien exilé aux États-Unis. Je n'ai pas cru une seule minute à son personnage voguant péniblement de malheur en malheur. Je n'ai surtout pas été ému par la surcharge de pathos de cette œuvre à mon sens empesée et involontairement comique.

Slumdog Millionaire de Danny Boyle, accueilli de manière délirante par la presse nord-américaine au Festival de Toronto l'an dernier, est un film populaire sympathique et attachant. C'est aussi une œuvre maniérée, caricaturale et plus lustrée qu'une carte postale du Taj Mahal. J'ai été

un peu seul de ma gang à trouver que cette bluette cousue de fil blanc ne méritait pas l'Oscar du meilleur film.

Je pourrais en dire autant de *Crash*, de Paul Haggis, porté aux nues par la critique et le public cinéophile. Ce chassé-croisé multiculturel m'a paru forcé, racoleur, moralisateur et pétri de bons sentiments. Un autre Oscar du meilleur film surfait à mon avis (peu partagé).

Mais je ne me suis jamais senti plus seul de ma gang qu'au Festival de Cannes, en 2005. Je me souviens très bien du fou rire que j'ai tenté en vain de réprimer en découvrant *A History of Violence* de David Cronenberg. Les dialogues sonnaient faux, la bande sonore était affligeante, les interprétations franchement peu crédibles. Caricatural et conventionnel, ce film de commande m'avait semblé burlesque et navrant. La presse internationale a adoré et l'Association des critiques de cinéma du Québec en a fait son meilleur film de 2005. Seul. Très seul.



Pour joindre notre chroniqueur: marc.cassivi@lapresse.ca

LES «MOMENTS SEULS» DE MARC-ANDRÉ LUSSIER

Seul à n'avoir pas aimé:

There Will Be Blood de Paul Thomas Anderson
Vous vous rappelez la sortie de *There Will Be Blood*? Une rare unanimité. On ne savait plus comment manier le dithyrambe pour illustrer à quel point le nouveau film de Paul Thomas Anderson marquait d'une pierre blanche l'histoire du cinéma américain. J'ai vu *There Will Be Blood* après tout le monde. Convaincu d'assister à la projection d'un pur chef-d'œuvre, j'étais disposé à enfin ressentir les mêmes émotions fortes que mes collègues. La projection commence. J'attends. Au bout d'une heure, j'attends encore. La réalisation est admirable, la vision du cinéaste impressionne. Mais je reste de glace. Je ne suis jamais bouleversé, pas même touché. À mes yeux de rabat-joie, Daniel Day-Lewis en fait trois barils de trop. L'acteur est extraordinaire, mais il en donne plus que ce que le pipeline peut prendre. Cela dit, je cherche encore des alliés...

Seul à avoir aimé:

Les chansons d'amour de Christophe Honoré
Je me souviens très bien. C'était au Festival de Cannes en 2007. Présenté en compétition officielle, *Les chansons d'amour*, un film «en chanté» que Christophe Honoré a élaboré sous influence (celle des *Parapluies de Cherbourg* notamment), fut célébré par la critique française mais ridiculisé par l'ensemble (ou presque) de la presse internationale. Moi, je fus la risée de mes collègues. Parce que j'avais aimé le film. J'ai craqué pour l'histoire, sa mélancolie, son romantisme exacerbé. Je craque encore pour les chansons d'Alex Beaupain, les acteurs, l'odeur des crêpes au citron... J'ai eu beau tenter de convaincre mes amis, rien n'y fit. Un vent d'indifférence a soufflé sur le film d'Honoré au moment où il est sorti au Québec. Quelques spectateurs à peine. Un rejet sans appel. La vraie peine d'un amour non partagée...
– Marc-André Lussier

Mon frère jumeau ne m'a toujours pas pardonné ces «deux heures de vie gaspillées». Mon jugement critique n'a plus aucune valeur à ses yeux

existence. J'étais seul de ma gang vis-à-vis du public, mais parfaitement en symbiose avec ma gang critique, qui a généralement encensé le film. Même scénario pour *Caché*, de Michael Haneke, qui m'a valu plusieurs plaintes de lecteurs déçus, malgré un accueil critique très enthousiaste.

Même dans ma gang familiale, je me retrouve parfois esseulé. À Cannes, en 2000, je suis tombé sous le charme des *Destinées sentimentales* d'Olivier Assayas. Mon frère jumeau

Dans les palmarès des festivals ou les soirées de remises de prix, je fais rarement figure d'exception. Chaque critique a sa spécificité, bien entendu. Ses marottes, ses inclinations, ses a priori. Il reste que se dégage souvent un écho critique à un film, favorable ou défavorable. Règle générale, de manière tout à fait involontaire, je m'accorde avec cet écho.

Évidemment, il y a des exceptions. Ces cas type de «seul dans ma gang» critique, qui nous définissent comme

Le petit fatigant de l'espace

ASTRO

Film d'animation de David Bowers. Avec les voix de Nicolas Cage, Samuel L. Jackson et Charlize Theron. 94 minutes.

Un petit garçon surdoué, mort tragiquement, retrouve la vie grâce à son père, homme de science. Mais cette résurrection artificielle fera de lui, contre son gré, un être superhéroïque.

Adaptation de luxe, correcte, mais qu'on oubliera vite, d'un manga et de quelques séries animées mythiques.

★★½

ALEKSI K. LEPAGE
COLLABORATION SPÉCIALE

Ah! Nostalgie! Quand tu nous tiens... Il existe depuis déjà longtemps une véritable «industrie de la mémoire», laquelle attire un public nécessairement conquis d'avance en plus d'attiser les plus jeunes, branchés, qui ne veulent pas manquer le gros bateau de la mode. Ainsi a-t-on droit à toutes sortes de remakes et d'adaptations cinématographiques de vieilles choses qui devraient être tendrement reléguées aux coffres à souvenirs. *Scooby-Doo*, *The Flintstones*, *Transformers*, *G.I. Joe*, et maintenant *Astro* (oui, le petit robot.)

Astro est un classique du manga et du dessin animé japonais, personnage issu d'un univers imaginé par le précurseur Osamu Tezuka, mort en 1989 et auquel ce film rend hommage. Et il n'y a aucun



PHOTO FOURNIE PAR FILMS SÉVILLE

Astro est un classique du manga et du dessin animé japonais, personnage issu d'un univers imaginé par Osamu Tezuka, mort en 1989 et auquel ce film rend hommage.

mal à revisiter les classiques. Mais cette vaste et incontrôlable entreprise de récupération prouve encore une fois que les idées neuves se font rares ou que la manufacture hollywoodienne ne les tolère pas, donnant la désagréable impression que tout a été fait et qu'il n'y

a plus rien à inventer. Avant de devenir l'enfant robot, Astro était un petit garçon éveillé et brillant, mort prématurément. Le père, homme de science, redonnera vie à son rejeton, tel un docteur Frankenstein (dans une scène qui rappelle justement les films de James Whale). Renvoyé sur Terre, devenue un vaste dépotoir, l'enfant robot se fera des amis et luttera contre les sbires de Metro City, sorte de ville volante dirigée par un tyran en puissance.

Astro est une valeur sûre. Deux ou trois générations chérissent ce personnage d'enfant devenu automate, paria d'un État policier et doué de pouvoirs extraordinaires. Aussi, Astro a un look cool.

Cette version pixelisée, néanmoins assez respectueuse du modèle d'origine, ne mérite pas une volée de bois vert. Les enfants vont y découvrir un personnage intéressant et les moins jeunes y retrouver les émotions d'une enfance parfois oubliée et ici sublimée.

Ce film d'animation de David Bowers, très bien fait, sans trop sacrifier aux tendances (on nous épargne ici la trame sonore techno et les chansons pop) reprend quelques idées du *WALL-E* d'Andrew Stanton mais n'en possède pas la portée poétique ni la charge émotive ni le propos, plus ou moins saboté dans *Astro Boy*, coproduction américaine et asiatique, à force de surenchère d'effets spectaculaires.

La version québécoise bénéficie des services de Patrice Robitaille, Anne Dorval, Pierre Brassard, Stéphane Crête et Jacques L'Heureux, entre autres, pour la post-synchronisation.

PETER SARSGAARD ALFRED MOLINA ROSAMUND PIKE DOMINIC COOPER
OLIVIA WILLIAMS EMMA THOMPSON CAREY MULLIGAN dans le rôle de Jenny

«MERVEILLEUSEMENT
RAFFRAÎCHISSANT ET ORIGINAL!»
-JOE MORGENSTERN, THE WALL STREET JOURNAL

de Nick Hornby
auteur de
ABOUT A BOY
et
HIGH FIDELITY

AN EDUCATION

UN FILM DE LONE SCHERFIG

Réalisé par LONE SCHERFIG Scénario de NICK HORNBY

www.aneducationfilm.com

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ

VERSION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉMAS AMC

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

LE FORUM 22

BILLETS DISPONIBLES DANS TOUS LES CINÉMAS!

MICHAEL JACKSON:
THIS IS IT

MICHAEL JACKSON'S
THIS IS IT - L'ALBUM
ÉGALEMENT DISPONIBLE
INCLUANT LA CHANSON
«THIS IS IT»

ThisIsIt-LeFilm.ca

REPRÉSENTATIONS SPÉCIALES DÈS MARDI 27/10

Consultez les Guides-Horaires des Cinémas ou Visitez SonyPicturesReleasing.ca

REPRÉSENTATIONS RÉGULIÈRES COMMENÇANT MERCREDI 28/10

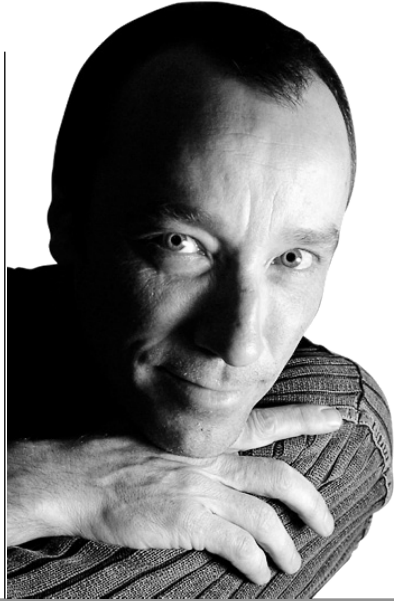
GÉNÉRIQUE

CINÉMA QUÉBÉCOIS

ANABELLE NICOU

RÉTROSPECTIVE
LABRECQUE
À LA CINÉMATHÈQUE

Du 4 au 17 décembre, la Cinémathèque québécoise consacre à Jean-Claude Labrecque une rétrospective importante. Le cycle sera entamé avec *Marie Uguay*, documentaire consacré à la poétesse disparue tragiquement, ainsi que *Félix*, film inspiré par Félix Leclerc. *Les Smattes*, *Images de la Gaspésie*, *Le grand dérangement de Saint-Paulin Dalibaire*, *Jeux de la XXI^{ème} Olympiade*, *Les Vautours*, *La visite du général de Gaulle au Québec* et *À hauteur d'homme* sont également au programme. On peut retrouver les films et les horaires sur le site de la Cinémathèque québécoise <http://www.cinematheque.qc.ca>.

MICHEL MONTY TOURNE
SON PREMIER LONG

Le dramaturge, scénariste et metteur en scène Michel Monty tourne *Cent milliards de neurones* jusqu'au 31 octobre. Produit par Cirrus et Item 7 (la nouvelle société de Pierre Even), *Cent milliards de neurones* met en scène la vie à la dérive d'une famille confrontée à la mort inattendue de leur père. Julie Lebreton, François Papineau et Charles-Antoine Perreault sont les acteurs de ce drame. Produit à l'aide d'un budget de 3,9 millions de dollars et avec le soutien de la SODEC et de Téléfilm Canada, *Cent milliards de neurones* sera distribué par Alliance Vivafilm en 2010.

Michel Monty
PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE

PHILIPPE GAGNON
TOURNE *LE POIL
DE LA BÊTE*

Le réalisateur de *Dans une galaxie près de chez vous 2* a entamé cette semaine le tournage de son film historique et fantastique, *Le poil de la bête*, à Montréal et dans ses environs. Produit par Les Films du Boulevard, le film s'est doté d'une distribution large : Guillaume Lemay-Thivierge, Viviane Audet, Antoine Bertrand, Patrice Robitaille, Marc Beaupré, Martin Dubreuil, Sébastien Huberdeau, Patrick Drolet et Marie-Thérèse Fortin. Il sortira en 2010.

22^E FESTIVAL IMAGE + NATION

Xavier Dolan? Et après...

Le cinéma québécois s'intéresse depuis longtemps à la réalité des minorités sexuelles. Qu'on pense à *Being at Home with Claude*, *J'en suis*, *C.R.A.Z.Y.*, *Mambo Italiano* ou plus récemment, *J'ai tué ma mère*. Mais comment se porte la nouvelle génération de cinéastes LGBT (lesbien, gai, bisexuel, transgenre)? Qu'est-ce qui les distingue? Le succès récent de *C.R.A.Z.Y.* et de Xavier Dolan leur a-t-il donné un coup de pouce? Autant de questions à débattre en table ronde ce weekend, dans le cadre du 22^e festival Image+Nation – qui se poursuit jusqu'au 1^{er} novembre. Le point sur les « nouvelles voix LGBT » avec Charlie Boudreau, programmatrice de l'événement.



PHOTO FOURNIE PAR IMAGE + NATION

JEAN-CHRISTOPHE
LAURENCEUne scène du film *Miroir d'été* d'Étienne Desrosiers avec Xavier Dolan (à l'avant-plan).

Q C'est la première fois qu'Image + Nation organise une table ronde sur le cinéma « queer » québécois. Pourquoi cette année?

R Parce qu'on assiste depuis deux ou trois ans à l'émergence d'une nouvelle génération de cinéastes LGBT francophones très intéressante. Je pense à Dominic Goyer, Jasmine Gervais, Anne De Léan, Olivier Lessard ou Étienne Desrosiers qui a réalisé le formidable *Miroir d'été*. Je ne dirais pas qu'ils sont les premiers. Mais disons qu'avant, c'était des gens qui étaient peut-être gais, mais qui ne tenaient pas à être identifiés comme tel. Les cinéastes plus assumés versaient plutôt dans l'expérimental. Je n'ai rien contre, mais ça allait chercher moins

de monde. Là, ce sont des films plus narratifs.

Q Comment expliquer ce déclin?

R C'est une question que je continue de me poser. La majorité de ces jeunes créateurs sont issus d'écoles, comme l'INIS ou l'Université Concordia. C'est peut-être un hasard. Mais ça leur a peut-être donné un plus grand confort pour raconter une histoire LGBT.

Q Le succès de *C.R.A.Z.Y.* et de *J'ai tué ma mère*, dans lesquels l'homosexualité est ouvertement évoquée, peut-il avoir joué un rôle dans cette nouvelle prise de parole?

R Je pense que oui, surtout pour *C.R.A.Z.Y.* qui a été en salle presque un an. Ça a

ouvert la porte à ce genre de sujets. L'image a été adoptée et a légitimé quelque chose. *J'ai tué ma mère*, c'est encore trop nouveau. C'est un buzz. On jugera de son impact quand il commencera à faire les circuits de festivals de cinéma LGBT. Pour l'instant, c'est surtout les échos de Cannes et Toronto. Pour moi, le film de Dolan représente surtout l'accessibilité. La preuve qu'avec une bonne histoire et de bons comédiens, on peut tout faire.

Q Qu'est-ce qui distingue le nouveau cinéma LGBT québécois? A-t-il une spécificité?

R C'est une façon différente de raconter la même histoire. L'approche n'est pas nécessairement émoitive, comme dans le cinéma américain. Il y a aussi un

certain humour, très particulier. C'est rassurant. Parce qu'ailleurs dans le monde, beaucoup de films LGBT ont commencé à adapter la formule américaine, ce qui est extraordinairement triste.

Q La réalité LGBT est quand même mieux reçue au Québec qu'ailleurs. Pourquoi ces jeunes créateurs éprouvent-ils le besoin de faire un cinéma aussi « orienté »?

R Il n'y a rien de pire que de dire que tout est correct. Le taux de suicide chez les jeunes gais est encore plus élevé au Québec qu'ailleurs. Si tout est correct, pourquoi nos jeunes se tuent-ils? Moi je pense qu'il y a encore un problème. Particulièrement dans les régions rurales, où il y a un gros déficit d'images et de réflexion sur l'identité.

C'est justement pour essayer de combler ce déficit qu'on va commencer à mettre des courts métrages LGBT sur notre site web. C'est un programme qui s'appelle Queerment Québec et qui est destiné à rejoindre les gens isolés. Avec l'Internet, ces personnes peuvent aller voir les images qui parlent de leur réalité. C'est Image + Nation 2.0. On espère que ça encouragera les gens à générer leurs propres images et à nous les envoyer.

Le festival Image+Nation se déroule jusqu'au 1^{er} novembre. La table ronde « La nouvelle vague – Les jeunes voix du cinéma LGBT au Québec » aura lieu demain 15h à l'Institut Goethe (418 Sherbrooke Est). Billets et horaire complet au www.image-nation.org

5 QUESTIONS À...

MARIO CLOUTIER

MIA DESROCHES

PROGRAMMATRICE DU FESTIVAL ANIMEZ-VOUS DE L'ONF

L'Office national du film présente du 28 octobre au 1^{er} novembre son Festival Animez-vous, édition spéciale du 70^e anniversaire. La programmation gratuite présentée à la Cinémathèque de l'ONF consiste en un véritable festin de courts métrages d'animation de partout au Canada, et même d'ailleurs dans le monde.

Q Pourquoi avoir créé ce festival à l'ONF?

R On présentait toujours un programme de films lors de la Journée mondiale de l'animation, mais depuis trois ans, on a décidé de permettre aux Canadiens d'avoir un accès encore plus large aux films d'animation. En trois ans, on est passé de cinq à 13 villes participantes.

Q Qui a-t-il de particulier cette année?

R Montréal est la seule ville qui accueille nos deux cinéastes les plus réputés qui viendront présenter leur dernière œuvre: *Léchine* de Chris Landreth, qui a déjà gagné un Oscar avec *Ryan*, et *Train en folie* de Cordell Barker qui donnera, lui, une classe de maître ouverte à tous.

Q Comment se fait la sélection des films présentés?

R Je m'en occupe avec un petit comité éditorial. On choisit ce qui est le plus représentatif de l'année précédente. Danny Lennon de *Prends ça court* a constitué la programmation internationale.

Q Dans plusieurs cas, les films canadiens sont produits ou coproduits par l'ONF?

R Pas tous, mais c'est vrai qu'on reste le plus grand producteur au Canada. Enfin, tout ce qui n'est pas de l'ordre

de la série ou de la télé. La production canadienne est très diversifiée. On en montre une belle panoplie: stéréoscopie, 3-D, stop motion, rotoscopie...

Q Est-ce que le Québec reste un terreau fertile pour les créateurs en animation?

R Tout à fait. Il faut dire que la présence du studio français de l'ONF y fait aussi. Nous verrons cette année les films de Michèle Cournoyer, *Robes de guerre*, Theodore Ushev, *Tzaritza*, ainsi que du duo Claude Barras et Cédric Louis, *Au pays des têtes*.